

ABEL GANCE

PRISME

cinquième édition

nrf

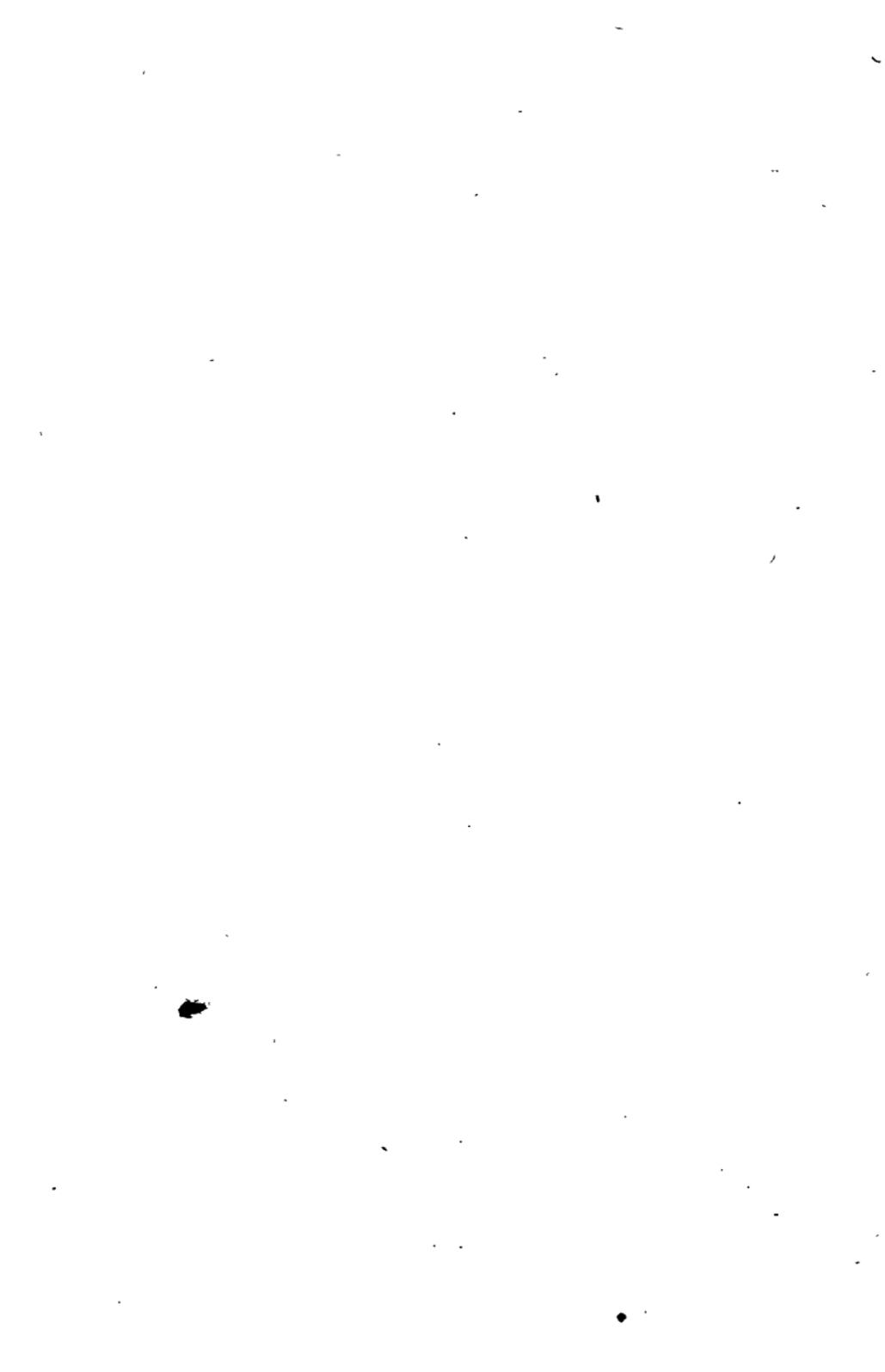
PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (vii^me)





PREMIÈRE PARTIE (1908-1921)

« La parole, agonie de la musique... la
« musique, agonie de la lumière... la lumière,
« agonie des dieux... »

A.-G.

« Toutefois il se peut faire que je me trompe,
« et ce n'est peut-être qu'un peu de verre que
« je prends pour des diamants. »

DESCARTES.

*Pour ma morte chérie : IDA D... ce
livre aux mains éternellement jointes.*

A. D.

PRÉFACE

« La parole, agonie de la musique... la musique, agonie de la lumière... la lumière agonie des dieux. » Nous voici, de plain-pied, aux portes de l'invisible. Le goût profond des choses qui ne se voient pas, des choses dont la présence rôde dans la pénombre des âmes, imprègne du commencement à la fin ce livre étrange dont on peut se demander s'il est vraiment un livre ou quelque forme embryonnaire qui ne s'affirmera pas. L'art verbal de demain, peut-être, comme le cinéma en est l'art visuel, apparences à peine saisissables des deux infinis qui exigent des mesures nouvelles et qui, en fusionnant, créent un monde suprasensible dont le rythme encore lointain devient peu à peu perceptible dans l'hésitation de la science, de la peinture, de la musique et du mot. « L'intuition, c'est la mémoire de l'avenir. » A la bonne heure. Ceux qui sont sujets au vertige n'ont qu'à fermer les yeux. Ainsi, verront-ils naître, dans leurs ténèbres intérieures, la petite lueur des réalités devenantes, qui est la Réalité.

L'âme humaine est chair. Vous n'ignorez pas qu'elle saigne. Des étreintes poignantes ne cessent de s'y nouer, de s'arracher l'une de l'autre. Deux êtres vivants s'y cherchent pour se pénétrer, image de l'amour où germe « si rapidement la génie des analogies » : l'un d'eux est obsédé par l'invisible, l'autre est hanté par le désir d'annexer cet invisible au monde qui se touche et qui se voit. Cela justifie la naissance des religions et condamne tôt ou tard à mort leurs formes confes-

sionnelles. L'invisible, pour l'âme humaine, n'épuisera pas sa vertu, justement parce qu'elle s'acharne à le matérialiser. A mesure qu'elle accumule l'invisible dans le visible et que par conséquent la masse du visible augmente, l'invisible s'élargit. Le visible est le commencement de la mort, l'invisible est l'aube de l'esprit. Mais ni la mort ni l'esprit ne s'achèvent. L'individu, qui en invente les symboles, n'est qu'un fragment imperceptible de cet être géant, la vie, qui croit le long de la durée. Grandeur, misère de l'homme, toujours pendu à sa croix entre la bête et dieu. Comment ne sent-on pas que s'il cessait d'être la bête ou s'il n'était plus que la bête, que s'il devenait dieu ou s'il renonçait à le devenir, le monde spirituel s'abîmerait ? Qu'est-ce que l'homme ? Le drame même de l'esprit. Que ce drame s'arrête, l'univers n'est plus.

C'est le sentiment de ce mystère qui fait la beauté de ce livre. L'esprit en ascension y souffle du commencement à la fin. J'ai découvert, dans l'amour de Gance pour Lamarck, la raison de la faveur dont a joui le darwinisme, pétrification libérale, unilatérale, positiviste, du poème chanté par le vieux biologiste français, à la hauteur duquel ni les savants, ni les poètes, ni les mystiques ne sont encore parvenus. C'est la spiritualité de ce poème qui a rejeté tous les esprits médiocres vers sa caricature utilitaire. Je ne crois pas, comme Abel Gance, à la disparition de notre « enveloppe matérielle ». Mais je le connais assez pour ne pas craindre que le flot de l'épopée universelle dont Lamarck a suivi la marche, du protozoaire tapi au fond des marécages jusqu'au regard de l'homme, lueur sur la cime montante de la pensée et l'amour, ait jeté pour toujours son élan lyrique dans le gouffre abstrait du néant. La tragédie de l'organisme en formation qui triomphe avec lenteur de tous les milieux qu'il traverse en acceptant leurs fatalités pour créer sa liberté propre, conditionne nécessairement sa permanence, par suite l'immortalité de la masse confuse où, dans un échange continu, l'esprit s'alimente, et qu'il a la charge de modeler.

Ja sais bien qu'Abel Gance est tourmenté sans répit par un génie qui devance les heures. Enivré d'entrevoir la grande figure harmonique qui se condense dans notre ombre peu à peu, désespéré de n'en saisir que des lambeaux ; d'autre part entraîné par le rythme cinégraphique dont la précipitation croît avec son désir de planter le premier sur toute terre inconnue le drapeau de l'esprit, il sent des antennes de flamme pousser en lui. Nos sens sont usés, dit-il, d'autres émergent. Soit. Mais tout sens nouveau implique la nécessité d'un support, une forme, une apparence s'il le veut, je ne tiens pas au mot. L'ascension en spirale continue, de mieux en mieux armée pour chercher Dieu, justement parce qu'elle ramasse un amour toujours mieux nourri dans son mouvement circulaire qui ramène, en s'élargissant, des sucés toujours plus énivrants, des moelles toujours plus substantielles, des os toujours plus lourds de sels. Entre les deux notes extrêmes que le sceptique et le mystique touchent d'un doigt brutal, s'étend le clavier de la vie. Abel Gance n'a pas eu le temps d'oublier l'épigraphe du livre aigu que Blaise Cendrars lui a récemment dédié : « Toutes les philosophies ne valent pas une bonne nuit d'amour. »

Quand Michelet écrivait de Lamarck : « Il rétablit de forme en forme la circulation de l'esprit », il voyait bien qu'on ne peut pénétrer dans les profondeurs toujours en genèse de l'intuition géante du démiurge, qu'en suivant ce cercle ascendant où Gance, lui aussi, saisit la loi du phénomène vivant. La forme n'est qu'apparences, oui. Il ne faut jamais, pour la comprendre, perdre de vue l'esprit qui la sculpte du dedans, mais l'esprit ne se conçoit que par cette faculté même, et la vie, en fin de compte, ne peut être que la révélation réciproque, et par là condamnée à une lutte immortelle, de la forme et de l'esprit. Lamarck est le complément nécessaire et attendu de Jésus. Il a vaincu saint Paul, réconcilié dans une unité en éternelle création les deux abus inacceptables du panthéisme et du spiritualisme, et rencontré, dans la perpétuité du drame biologique, la plus haute signification

du drame du Golgotha dont le mot de Pascal a montré pour jamais l'essence : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

Je ne crois pas qu'on puisse trouver ailleurs que dans cette unité du drame la révélation de la foi qu'ébauchent ensemble de nos jours les antagonismes les plus déterminés des propagateurs des vieilles mystiques et des prophètes des jeunes sciences. Cet accord en devenir est la substance de ce livre, confus, riche de sentiments dont la jeunesse étonne, romantique, romanesque, tissu avec les fils d'or et de nerfs entre croisés de la gloire et de la douleur, parfois privé de goût et de mesure, et à tout instant traversé d'éclairs. Cinéma déjà, et encore, avec les illuminations étonnantes et les chutes sentimentales brusques qu'on connaît aux films de Gance. Cinéma jusque dans ce besoin obstiné de dresser le lit de noces de la poésie et de la science que le Cinéma, seul entre tous les moyens de l'homme, réalise dans la pratique quotidienne de son développement, attente d'une mystique immanente dont une merveilleuse imagination voudrait déjà sceller la voûte. Auprès de lui, les croyants qui bafouent la science, les savants qui n'ont pas d'âme, ne sont que fantômes inconsistants ou formes momifiées, bulles de savon que le vent crève, mollusques incrustés dans la coque du navire en marche — tous cherchant la paix du cœur ou craignant de la perdre, tous refusant de se plonger, pour ne pas se déchirer aux pierres, dans le torrent de Dieu.

Nul n'ignore les armes techniques que le cinéma doit à Gance, montage accéléré, prises de vues mobiles, triptyques, emploi sans cesse nouveau et varié des surimpressions, tous instruments incomparables de ces bonds dans l'invisible qui marquent ce qu'il nomme quelque part sa « volonté de génie » — mot grandiose — et dont chacun nous permet d'entrevoir ces fuyantes images qui restituent à l'Infini leur rythme après en avoir enrichi notre spiritualité. Il parle quelque part d'une fleur poussant à l'accélééré... Ralenti... Accélééré... Monde qui naît sous nos yeux mêmes, monde où les

intervalles anciens de nos sensations et de nos idées se comblent de trésors, où notre continuité intérieure prend peu à peu conscience d'elle, et mieux que cela vit, sent, crée, peuple dans un silence frémissant ce qui n'était auparavant en nous que grands espaces déserts. On s'explique que l'homme capable d'écrire un tel livre ait choisi héroïquement le balbutiement de la symphonie visuelle pour envahir, de sa marée montante, le rivage encore flottant de notre nouvel univers. Livre profond que le divin emporte, que l'humain retient parmi nous. On dirait que son auteur y hésite à nous avouer que le monde présent pèse à ses ailes, qu'il est trop au-dessus de lui pour le réaliser dans l'ordre des événements ou même des idées, et s'acharne à le vivre ailleurs dans les obsessions désespérées d'un génie visionnaire qui demeure sa propre anticipation. Les effusions sentimentales arrachées de son cœur par la mort de la Victoire qui volait au-dessus de lui nous apprennent pourquoi l'éternelle victoire est faite de ces chutes-là. Révélation de Dieu par l'enchaînement nécessaire de l'enthousiasme et de la douleur. Cercle tragique, impossibilité de renoncer à souffrir si l'on ne veut pas renoncer à vivre. Les « idées » que ce livre éveille me sont chères. C'est une grande joie que de les entendre, à leur état vivant et renaissant sans cesse, battre dans le cœur d'un ami.

Élie FAURE.

1929.



AVERTISSEMENT

Les idées obéissent aussi aux lois de la pesanteur si elles n'ont pas, pour les tenir au-dessus des têtes, les ailes de la poésie. Beaucoup de celles que vous trouverez ici, lecteurs, sont tombées sur le sol depuis longtemps et de si haut qu'elles se sont enterrées elles-mêmes. Quelques-unes, aigles, hirondelles, chauve-souris, planent encore selon les heures sur ce cimetière de mes illusions. Partout où la souffrance fut profonde, vous sentirez leurs ailes. Il y a toujours un oiseau sur les gargouilles de mon désespoir.

Si vous tenez à ce singulier émoi physique que seul le vol des pensées vivantes engendre quand elles frôlent l'âme, suivez-moi jusqu'au bout au travers de mes funèbres allées et pardonnez à mon pèlerinage.

Je ne m'excuserai jamais certes assez de cette paléontologie de mes sentiments que des étiquettes avec dates vouent à l'ironie, à l'indifférence ou à cette forme moderne de l'enthousiasme que Paul Morand appelle si justement la Haine.

En rédigeant les notes dont se compose ce livre, je n'avais jamais songé à leur publication possible, mais seulement à la capture de quelques vérités : jalons, stèles, sources, reposoirs, ponts, voilures, charrues, pour aider au voyage de ma vie. Le temps a effacé, détruit, souillé, rouillé, transformé ce que je croyais inaltérable. L'or s'est oxydé, le diamant même s'est givré, et tous ces enfants

morts gisent épars autour de moi. Ne leur donnerai-je pas au moins la sépulture du livre ?...

Ne fixerai-je pas pour des âmes amies le souvenir de minutes que, de bonne foi, j'ai cru créatrices ; et si j'exhume mon cœur, si j'en déroule moi-même les bandelettes, ne me fera-t-on pas l'aumône de penser qu'il ne s'est tué que de trop battre, de trop croire et de trop aimer ?...

Hellé, dans ma Victoire de Samothrace apparaît vêtue de cette longue tunique égyptienne dont parle Apulée, faite de lin et de couleur changeante, et qui se nuance tour à tour de la blancheur du lys, de l'or, du safran, de l'incarnat et de la rose. Puisse-t-il en être ainsi de ma pensée dans ce sarcophage.

Cette œuvre est une parenthèse dans ma vie, parenthèse jetée en passerelle sur un silencieux océan de choses dont il ne peut être question ici. Qu'il n'y ait pas de garde-fou à cette passerelle, ceci peut-être est mon machiavélisme. Ne tomberont que ceux qui m'aimeront.

Mais comment concevoir qu'un livre ose encore parler de Bonté, de Poésie, d'Amour, mots usés aux genoux à force de prier les hommes, et que l'Intelligence moderne regarde avec condescendance...

Paraphrasant saint Paul, j'aurais voulu dire à mon siècle :

« Le ciel et la terre passeront, mais mon silence ne passera pas ».

Je n'ai pas eu le courage de préparer jusqu'au bout cet explosif muet capable de projeter les hommes « dans les ravissements d'or et d'émeraude » que je leur souhaite.

Le Temps sans doute viendra ; mais aujourd'hui, suis-je par trop blessé ? J'ai besoin de m'appuyer sur des âmes avec des mots, car le mal est si grand quand nul ne le soupçonne !...

Aussi y a-t-il de la lâcheté dans mon geste à offrir le breuvage amer de ce mélange d'orties, d'hysope, de pavots et de roses mortes qui n'était préparé que pour moi.

Excusez-m'en. Je manque de tact, de mesure et de bon goût aussi, me dit-on.

N'en prenez pour preuve immédiate que l'hétéroclite disposition de ce livre. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première » a écrit Pascal. Je n'ai même pas eu ce talent. Ne sachant vraiment par où commencer la publication d'une suite de carnets qui s'échelonnent sur vingt années, j'ai pris un peu au hasard depuis 1908, ce qui me paraissait avoir un sens intrinséquement. J'ai de ce fait négligé des aunes d'idées et de canevas exigeant des commentaires, supprimé toutes considérations politiques et littéraires trop actuelles, à cause des violents angles d'incidence de mon prisme, et passé sous silence de longues études, dirai-je « mystiques » pour ne pas dire grand chose, dont la publication serait prématurée.

En résumé, vous n'allez même pas trouver ici une mosaïque mais les ruines d'une église.

Sous des piliers à ciel ouvert, des vitraux s'allument dans des flaques de boue ; gisant sur le sol, des arceaux habitués aux faites implorent comme des bras aux mains jointes ; ici un tabernacle vide, là une Bible déchirée...

J'ai essayé de sauver de l'oubli tout ce qui brillait ou se plaignait sous les décombres. Me voici, devant vous, immobile, les larmes aux yeux, et serrant mes pensées entre mes bras comme des roses fanées.

... Et maintenant que mon âme toute est dégarnie comme un groseiller en hiver, je te regarde, ô mon livre, avec une émotion que je ne puis dissimuler. Ce vêtement imprimé te va mal... Tu as de trop longs cheveux pour notre époque... Malgré la douce mélancolie de tes yeux, si quelques-uns allaient sourire...

Peut-être à cause de cela, les oiseaux d'or de mon rêve ne sortiront-ils de la cage des mots que lorsque je serai descendu tout de bon dans le divin pressoir de la Terre ?

De trop avoir voulu t'insufler de ma vie, tes pages resteront-elles collées par mon souffle jusqu'à ce qu'il s'éteigne ?...

S'il doit en être ainsi, reste vide et profond comme un ciel pour que la boue ne t'atteigne pas, tandis que mon cœur terminera sa course.

Adieu. Je ne suis pas de ceux qui oublient ce qu'ils cherchent pour ce qu'ils trouvent, et si sans même m'en rendre compte je t'ai donné la vie en rassemblant quelques membres épars de ma pensée, je n'aurai garde de modifier ma route.

Au surplus, j'ai moins d'inquiétude que je ne dis : le nom que j'ai écrit en tremblant de piété sur la première page te préserve et te sanctifie.

A. G.

Saint-Jean-de-Luz, 25 octobre 1928.

AVERTISSEMENT A. MOI-MÊME

Pourquoi arrêtes-tu tes pensées dans des phrases lourdes et limoneuses ?

Pourquoi te figures-tu que ton ivresse est digne de laisser une trace ? Pourquoi veux-tu devenir ton propre prisonnier ? Pourquoi au fur et à mesure de ton évolution assister impuissant à la propre agonie de ta prétention passée ? Ne sais-tu pas que tu seras ta première victime ?

Encore es-tu heureux de ne pas avoir gravé dans la pierre ni rien fixé dans la glaise ou le bronze.

Tu as donc bien peur de mourir à ta pensée que tu t'attendris à ce point sur tes belles paroles ? Tu ne devras pas faire d'efforts pour les fixer, au jour venu : que ceci soit ta loi de feu. Un jour tes pensées te saisiront la main pour te supplier de les écrire. Pourquoi aujourd'hui cette main supplie-t-elle tes pensées ?

11 *novembre* 1908.

LA RÉVUE DU CINÉMA

qui paraît chaque mois aux

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

est

la seule revue de cinéma

SCENARIOS ORIGINAUX

Écrits par de jeunes écrivains de culture cinématographique : Aurenche, Gilson, Neveux, Ribemont-Dessaignes

SCENARIOS AUTHENTIQUES DE GRANDS FILMS

Voyage à travers l'impossible de Georges Méliès
Le Chien Andalou de Bunel et Dali
L'Opérateur de Buster Keaton

ENQUÊTES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les dessins animés. — Charlot au travail
Les films chirurgicaux. — La prophétesse d'Hollywood
Les débuts du cinéma américain. — Les films au ralenti

ARTICLES CRITIQUES

Stroheim — Clarence Brown — Lavrel et Hardy —
Georges Méliès

REVUE DES FILMS — CHRONIQUES

CORRESPONDANCES D'HOLLYWOOD, BERLIN,
MOSCOU

Le numéro : **7 fr. 50**

Conditions d'abonnement :

France : **72 fr.** - Pays d'Union postale : **84 fr.** - Autres pays : **98 fr.**